

IL CAMPIELLO

Revue jeunes chercheurs d'études vénitiennes



NUMÉRO 2
2017

Il Campiello – Revue électronique jeunes chercheurs d'études vénitiennes

NUMERO 2 – 2017 – ISSN 2495-215X

<http://revues.univ-tlse2.fr/ilcampiello/>

<https://www.facebook.com/IlCampielloRivista/>

Directeur de publication

Fabien COLETTI

Comité de rédaction

Fabien COLETTI – Azzurra MAURO – Sébastien MAZOU

Université Toulouse – Jean Jaurès

Département d'Histoire – Section d'Italien

Équipes de recherche FRAMESPA – Il Laboratorio

Écoles doctorales TESC – Allph@



La revue *Il Campiello* et ses contenus sont distribués sous licence [Creative Commons – Not Commercial – No Derivative 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Il est donc possible de télécharger, imprimer, photocopier et distribuer la revue et ses contenus à condition d'indiquer explicitement la paternité de l'œuvre, de ne pas l'utiliser à des fins commerciales et de ne pas la modifier.

Sommaire – *Il Campiello* – N° 2 (2017)

SECTION LITTERATURE	5
Clara STELLA <i>Tra «Vinegia» e Arno: la biografia in versi di Olimpia Malipiero</i>	7
Jérôme CHATY <i>Reflets d'une réussite. Des livrets comiques originaux pour un trio d'acteurs-chanteurs exceptionnel dans les théâtres vénitiens</i>	32
Marguerite BORDRY <i>Venise par elle-même. Voyage à Venise sous la plume de deux écrivains vénitiens du XIX^e siècle</i>	58
SECTION HISTOIRE	77
Fabien COLETTI <i>Le Castelletto ou l'échec d'un modèle : la politique urbaine de la prostitution à Venise entre Moyen Âge et Renaissance</i>	78
Simone LONARDI <i>Le carte del luganeghèr. Segretezza e patrizi veneziani</i>	95
Ettore CAFAGNA <i>Querelles commerciales: Venezia, Olanda e mercanti bossinesi a Costantinopoli (1620-1622)</i>	119

SECTION MIXTE	141
Julien LINGELSER <i>Une lettre de Venise. Quand la ville écrit le film</i>	142
Karine SAROH Prometeo, tragedia dell'ascolto, <i>ou la tragédie moderne de Venise</i>	168
RECENSIONS	188

RECENSIONS

Fabien FAUGERON, *Nourrir la ville. Ravitaillement, marchés et métiers de l'alimentation à Venise dans les derniers siècles du Moyen Âge*, Rome, École française de Rome, 2014, 885 p., 59 €.

Isolée au milieu de sa lagune, Venise a pendant des siècles donné l'image d'une ville dépourvue de toute agriculture et entièrement dépendante du commerce pour s'approvisionner. Mobilisant des sources extrêmement variées et en partie inédites, l'ouvrage de Fabien Faugeron remet en question cette singularité vénitienne. Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2009, il appréhende de manière globale et novatrice le ravitaillement alimentaire de Venise en prenant en compte toutes ses filières, du producteur au consommateur.

La première partie est consacrée à l'approvisionnement vénitien et envisage à la fois la politique qui le sous-tend, les acteurs qu'il implique et les espaces qu'il mobilise.

L'auteur présente la mise en place et l'évolution des administrations annonaires à partir de la fin du XII^e siècle, s'appuyant pour cela sur des sources publiques pléthoriques. Dans le contexte de l'essor communal, les instances dirigeantes assument au départ l'essentiel des prérogatives annonaires, mais délèguent au XIII^e siècle une part toujours plus importante de leurs pouvoirs à des offices subalternes, entraînant de nombreux chevauchements

de compétences. Les problèmes croissants d'approvisionnement du XIV^e siècle conduisent à la création de collèges spécialisés et d'offices chargés de la vérification des comptes et des stocks, entraînant une hiérarchisation de l'appareil annonaire. Au XV^e siècle, la conquête d'un vaste ensemble régional en Terre Ferme et la reprise démographique donnent lieu à des réformes de moindre importance visant à adapter le système à ces évolutions.

Le deuxième chapitre évalue l'impact de l'approvisionnement sur les finances publiques en posant la question des rapports entre coûts et bénéfices à travers l'examen des recettes douanières et du financement de l'annone. Celui-ci repose sur les *daxi* (bénéfices tirés de l'importation, de la vente et de l'exportation des produits alimentaires), sur la vente des stocks publics de grains, sur les manipulations monétaires, mais surtout sur les emprunts contractés d'abord par le biais de la *Camera Frumenti* au XIV^e siècle, puis par l'entremise des banquiers de Rialto au siècle suivant. L'auteur montre ainsi comment la politique annonaire entraîne la mobilisation et la réorganisation des finances publiques.

Il s'intéresse ensuite à l'intervention des autorités pour conjurer pénuries et disettes. Différents modes d'action sont mis en œuvre : systèmes incitatifs (aide à l'investissement ou franchises douanières), achats publics directs de

grains, mesures coercitives. La compénétration entre public et privé entraîne certaines dérives, Venise étant gouvernée par des marchands dont le commerce de produits alimentaires constitue l'une des activités les plus lucratives ; prévarication et détournement de fonds publics ne sont pas rares.

Cette politique annonciatrice fortement teintée d'empirisme s'appuie sur une vaste aire d'approvisionnement, étudiée à la lumière de la théorie des cercles de Von Thünen. Cinq cercles sont ainsi déterminés : Venise et la lagune, qui procurent des productions maraîchères et halieutiques, plus un petit élevage ; les villes de la Terre Ferme, auxquelles Venise tente d'imposer des pactes commerciaux en sa faveur ; enfin l'Adriatique, la Méditerranée occidentale et orientale, ces trois cercles jouant plutôt un rôle d'appoint. La lagune et la Terre Ferme offrent un intense approvisionnement direct, que complète un commerce animé par des intermédiaires dont le rayon d'action s'étend jusqu'aux limites du monde connu, ce qui ne cadre pas avec le modèle de Von Thünen.

Le dernier chapitre s'intéresse enfin aux acteurs de ce commerce, qui juxtapose des échelles variées (de la proche Terre Ferme aux mondes lointains d'Outremer) et des opérateurs très divers (petites gens, professionnels du secteur alimentaire, propriétaires fonciers, grandes compagnies marchandes). L'auteur mobilise des sources inédites : d'une part les registres des douanes trévisanes, d'une autre la correspondance marchande et les

comptes d'une société de commerce dans la seconde moitié du XV^e siècle.

La seconde partie envisage la distribution et la consommation à l'échelle urbaine.

Elle présente d'abord les lieux où s'inscrivent les activités logistiques et commerciales, et les logiques qui orientent leurs localisations successives. L'analyse suit le déroulement « naturel » des filières depuis l'entrée dans les ports jusqu'à la vente sur les marchés de Rialto et Saint-Marc, dépeints par des voyageurs. Elle décrit les contrôles à l'importation, les lieux de stockage et la relégation vers la périphérie des infrastructures de transformation (abattoirs et moulins).

L'auteur s'intéresse ensuite aux métiers de bouche en tenant compte du profond renouveau historiographique qui touche à l'analyse des dispositions normatives contenues dans les statuts de ces professions, ainsi qu'à celle de l'organisation interne des métiers et du rôle des confréries. Il cherche également à évaluer la place qu'occupaient les travailleurs du secteur alimentaire dans la société et se penche sur leurs représentations.

S'inscrivant dans le débat historiographique opposant l'influence des théories « morales » et des logiques relevant de l'« économie marchande » sur l'organisation des circuits commerciaux, le chapitre suivant montre l'articulation des marchés de gros et de détail et la segmentation de ces derniers. Il analyse ensuite l'intervention des autorités dans la formation des prix, la lutte contre les lieux de vente clandestins, la régulation et

la résolution des conflits impliquant les différents métiers de l'alimentation.

Les pratiques alimentaires font l'objet du dernier chapitre. La réglementation sanitaire et les mesures prises en faveur des pauvres et des indigents permettent à l'auteur de placer le consommateur au cœur de son propos. L'analyse des comptes de bouche d'une famille moyenne du patriciat dans les années 1340 et ceux d'une congrégation religieuse dans la seconde moitié du XV^e siècle mettent en lumière les structures de la consommation et la dépendance au marché. La comparaison de ces données avec des livres de cuisine, des sources narratives et quelques lois somptuaires amènent l'auteur à dégager les spécificités de la cuisine vénitienne, marquée par un usage des épices plus intense qu'ailleurs et par des influences exotiques liées à son rôle de carrefour commercial.

Ainsi, cet ouvrage constitue une véritable référence pour l'histoire du ravitaillement urbain au Moyen Âge.

Clémentine Stunault – Université Toulouse Jean Jaurès

Il Commonwealth veneziano tra 1204 e la fine della Repubblica. Identità e peculiarità, a cura di Gherardo ORTALLI, Oliver Jens SCHMITT, Ermanno ORLANDO, Venezia, Istituto Veneto di Scienze Lettere e Arti, 2015, 526 pp., 38€.

Già da alcune generazioni l'idea di *Commonwealth* rappresenta una categoria "ponte" in grado di definire entità politiche non perfettamente rispondenti

al criterio della piena sovranità territoriale proprio degli stati e imperi moderni¹. L'uso «positivo» che ne viene fatto nel libro curato da Gherardo Ortalli, Oliver Jens Schmitt ed Ermanno Orlando appare funzionale a far dialogare, attorno a questo tema, un gruppo di studiosi affermati ma distanti per ambito di specializzazione e approccio metodologico. Come esplicitato da Ortalli nell'introduzione, i contributi qui raccolti costituiscono gli atti di un convegno tenutosi all'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti nel febbraio del 2013, concepito come la prosecuzione ideale di un precedente progetto sui Balcani occidentali². Rispetto a quest'ultimo, il volume sul *Commonwealth* intende superare i confini dell'Istria e della Dalmazia tardomedievali per

¹ Mi riferisco all'uso originario del termine fatto in Dimitri Obolensky, *Il Commonwealth bizantino. L'Europa orientale dal 500 al 1453*, trad. it., Roma-Bari, Laterza, 1974. Nella medievistica italiana la categoria è stata ripresa in tempi non sospetti da Geo Pistarino, *Reflets du «Commonwealth» génois sur les institutions de la mère patrie*, in *État et colonisation au Moyen Age et à la Renaissance*, sous la direction de Michel Balard, Lyon, La Manufacture, 1989, pp. 71-94, nonché più recentemente da Ermanno Orlando, *Venezia e il mare nel Medioevo*, Bologna, Il Mulino, 2014, pp. 162-163.

² *Der westliche Balkan, der Adriaraum und Venedig 13. bis 18. Jahrhundert / Balcani occidentali, Adriatico e Venezia fra XIII e XVIII secolo*, ed. by G. Ortalli – O.J. Schmitt, Wien 2009.

includere nell'analisi tutta l'area insulare greca conquistata da Venezia dopo la Quarta Crociata (1204), aprendosi nel contempo al confronto con i dati sulla Terraferma veneta raccolti dalla storiografia modernista. L'intenzione è quella di individuare le dinamiche principali dello «statehood» veneziano a prescindere dagli orientamenti ideologici del patriziato e della storiografia in tema, per concentrarsi piuttosto sulle strutture sociali e istituzionali presenti nei domini. Seguendo tale logica il libro è stato suddiviso in cinque sezioni, organizzate su base concettuale più che cronologica, e assai eterogenee sia per i contenuti proposti sia per i modi in cui questi vengono rapportati al tema del libro.

La prima sezione, ad esempio, è dedicata alla «dimensione diacronica» dello *statehood* marciano, la cui mentalità di fondo pare sottolineata dall'involontario parallelismo dei contributi di Gian Maria Varanini e David Jacoby. Questi evidenziano, l'uno, la disomogeneità dell'esercizio delle prerogative di governo del patriziato quattrocentesco nella Terraferma, e la conseguente assenza di esplicite «scelte istituzionali» per integrare quest'ultima al Dominio da Mar (p. 51); l'altro, il carattere flessibile, lento e a tratti riluttante del consolidamento della presenza veneziana in Levante, constatato dalla cauta osservazione delle differenze di insediamento di Venezia in avamposti e colonie commerciali (Alessandria d'Egitto, stati crociati), sedi consolari (Costantinopoli, Tessalonica, Chiarenza) e possedimenti diretti (Creta, Negroponte, Corone e Modone). Per contro, meno chiaro e non privo di

insidie metodologiche appare l'accostamento fatto da Monique O'Connell tra lo «statebuilding» veneziano e il contrattualismo sei-settecentesco, per lo meno in rapporto alle interessantissime ricerche condotte dalla studiosa americana riguardo al radicamento delle reti parentali e clientelari patrizie nello Stato da Mar e all'influenza di queste sulle amministrazioni delegate³.

La stessa flessibilità editoriale si riscontra nella seconda parte del libro, dedicata alle strutture dello «stato in funzione» e composta dai saggi di Luciano Pezzolo, Andrea Zannini e Benjamin Arbel. Se da un lato i primi due contributi affrontano il tema del *Commonwealth* alla luce di categorie di settore («costituzione fiscale»; «burocrazia repubblicana»), mutate dallo studio della fiscalità e degli *officia* non patrizi, dall'altro il contributo di Benjamin Arbel è una riflessione metodologica di carattere più generale, nella quale lo storico israeliano esplicita le ragioni del proprio uso abituale della controversa definizione ottocentesca di «impero coloniale», già applicata alle potenze atlantiche da Charles Verlinden, e migrata nella venezianistica anglosassone almeno a partire dall'opera di Frederick Lane⁴. Gli argomenti portati

³ Monique O'Connell, *Men of empire. Power and negotiation in Venice's maritime State*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2009.

⁴ Frederick C. Lane, *Venice, a maritime republic*, Baltimore, John Hopkins

dallo studioso poggiano sull'asimmetria politica e la distanza geografica tra i veneziani e i sudditi d'oltremare, sull'etnocentrismo e sullo sfruttamento economico dei primi verso i secondi, che si differenzierebbero dai sudditi della Terraferma anche per la mancanza di una cultura politica di tipo civico-comunale.

Tale prospettiva viene attenuata dagli studi sulle società ioniche citati nel contributo di Nicolas Karapidakis, e più esplicitamente contrastata dai saggi delle parti terza e quarta, dedicati alle strutture comunicative dello «stato in funzione» e all'avanzamento di un'idea della dominazione veneziana in Levante quale espressione di uno «stato debole».

Per motivi di spazio mi limito a segnalare alcuni. L'articolo di Oliver Jens Schmitt, dedicato alla comunità isolana di Curzola, spicca per l'originale taglio «microstorico», taglio attraverso cui lo studioso sottolinea la specificità delle culture civiche locali, sfidando altresì il paradigma di una negoziazione condotta esclusivamente secondo gli schemi retorici e giuridici della Dominante. Ne risulta il quadro caleidoscopico di «un'isola che non fu colonia» ma «uno spazio comune di tradizioni comunali», inserito in una Dalmazia in cui di fatto, come per la Terraferma veneta, convivevano diversi modelli di dominazione. L'opinione di Arbel è poi sfidata dal saggio di Guillaume Saint-Guillain, che con pregevole erudizione ricostruisce la genesi otto-novecentesca dello stereotipo del 'mercante italiano'

University Press, 1973 (trad. it.: *Storia di Venezia*, Torino, Einaudi, 1978).

del comune medievale, visto quale prototipo della *ratio* capitalista e coloniale della tarda età moderna. Lo storico francese mette in risalto il senso originario del termine «colonia» nel Medioevo, arrivando a decostruire l'altro stereotipo che ha profondamente influenzato la storia dello Stato da Mar, quello cioè della progettualità dell'espansione veneziana in Levante, veicolato dall'opera di Freddy Thiriet.⁵

A chiudere la discussione sul *Commonwealth* pervengono i tre saggi della parte quinta, dedicata all'influenza di Venezia al di fuori dei propri confini convenzionali, intesi sia in senso fisico e culturale (come nel saggio di Eric Dursteler sulla nazione veneziana a Costantinopoli), sia in senso legalistico (così par di capire dall'articolo di Paolo Preto sull'«assassinio di stato» e da quello di Piero Del Negro sul rapporto tra statualità e guerra).

Il minor spazio dato ai *late modern studies* nel libro, se da un lato fa rimpiangere l'assenza di contributi sulle strutture di governo sei-settecentesche del *Commonwealth* veneziano, dall'altro è comprensibile alla luce dei profili medievistici dei curatori. Complessivamente, l'obiettivo di parlare delle strutture di governo al di là dei dualismi terra-mare, dominanti-dominati, nobiltà-popolo è stato raggiunto, così come quello di uscire dalle strettoie di una visione di Venezia quale stato

⁵ Freddy Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Age. Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XIIe-XVe siècles)*, Paris, De Boccard, 1959.

‘italiano’ (pp. 204-205). Il carattere corale dell’opera rende poi giustizia al pluralismo di culture, lingue e scuole storiografiche presente nella venezianistica, testimoniato dalla scelta di alcuni autori di usare una lingua diversa dalla propria (Ortalli, Arbel, Schmitt, Dursteler). Un carattere che ha il pregio di far emergere il potenziale euristico tanto delle scelte anacronistiche (O’Connell, Arbel) quanto degli approcci più filologici (Schmitt, Saint-Guillain).

Per contro i titoli delle sezioni, nei quali la parola ‘stato’ compare in modo ridondante, tradiscono forse l’involontaria influenza del modello weberiano dello «stato moderno», che pure si è cercato programmaticamente di eludere, ma il cui peso si fa sentire nell’uso di categorie come «burocrazia», «costituzione», «confine». Cionondimeno l’opera risulta nel complesso uno strumento utile all’innesto di nuove ipotesi di ricerca sulle strutture di governo degli stati d’*ancien régime*, ipotesi alle quali la categoria sfumata del *Commonwealth* potrà donare sicura ospitalità

Cristina Setti – Scuola Normale Superiore di Pisa.

—

Sarah Gwyneth ROSS, *Everyday Renaissances. The Quest for Cultural Legitimacy in Venice*, Cambridge-London, Harvard University Press, 2016, 235p.

L’étude de Sarah G. Ross offre une analyse de l’usage social du capital culturel dans la Venise de la première

modernité et nous ouvre les portes d’un monde trop souvent ignoré lorsque l’on évoque l’humanisme italien du XVI^e siècle : celui des artisans, des médecins, des pharmaciens ou encore des petits commerçants. Nombre de ces hommes, pour qui l’étude des classiques n’est pas un pré-requis nécessaire à l’exercice de leur profession ou de leur art, font néanmoins montre de connaissances vastes et approfondies de la culture antique ainsi que des productions de leurs contemporains.

Les sources mobilisées par Ross lui permettent de démontrer de manière tout à fait convaincante que la lecture et l’étude des classiques ne sont pas des activités réservées à l’élite dans la Venise du début de l’âge moderne. Elle appuie en effet son étude sur mille deux cent vingt sept inventaires de biens (issus principalement des archives notariales et de celles des *Giudici di Petizion*), sur trois mille cinq testaments et sur un petit nombre non spécifié de livres de compte, laissant ainsi de côté les sources habituellement exploitées par les historiens de l’humanisme, telles que les imprimés, les lettres ou encore les oraisons et discours publics. L’étude de Ross relève davantage de l’histoire sociale que de l’histoire des idées : il ne s’agit pas tant de comprendre comment ces acteurs lisaient les classiques que d’identifier de quelle manière ils réemployèrent leurs connaissances dans le cadre de leurs stratégies d’ascension professionnelle ou de promotion sociale. Après le dépouillement de ces nombreuses sources d’archives – dont les résultats sont exposés dans les deux premiers chapitres de l’ouvrage – la catégorie

socio-professionnelle des médecins a émergé tout particulièrement dans cette histoire d'« Everyday Renaissances », de Renaissances au quotidien. Sur la base de ce constat, Ross s'est intéressée plus précisément à certaines figures saillantes du monde médical vénitien et elle consacre la deuxième partie de son ouvrage à des études de cas de physiciens vénitiens. Le chapitre trois s'intéresse à Nicolò Massa, grand défenseur de la médecine comme discipline humaniste. Le suivant présente la trajectoire de Francesco Longo, fils d'un pharmacien qui fit de sa formation universitaire l'outil d'une ascension sociale notoire, tout en ne se limitant pas à un usage instrumental de sa culture humaniste. Enfin, le cinquième et dernier chapitre traite du cas d'Alberto Rini. Ses « giornali » révèlent une forte curiosité intellectuelle qui dépassait largement les questions liées strictement à la médecine, ce dont témoigne aussi la vaste collection bibliophile qu'il laissa à ses héritiers : sur plus de cinq cents ouvrages, seuls 4% environ avaient trait à sa profession.

Ainsi, Ross attire l'attention sur une catégorie d'acteurs qui se situaient alors à la marge entre arts mécaniques et arts libéraux, dans une période et une société où cette distinction jouait un rôle fondamental dans les processus de reconnaissance sociale et juridique. Or, il apparaît que, lorsque l'on exerçait une profession qui appartenait à un entre-deux entre *meccanico* et *liberale*, comme celle de médecin ou de pharmacien, la maîtrise des références classiques faisait l'objet d'une démonstration ostensible qui s'inscrivait dans une démarche d'auto-promotion. Rares sont les cas de

ceux qui tentent de conférer à une profession entière ses lettres de noblesse : dans les exemples fournis par Ross, les stratégies personnelles prévalent généralement sur les revendications corporatistes. La prédominance de cette tendance peut toutefois s'expliquer par la spécificité des sources prises en compte dans cette étude, puisqu'elles relèvent toujours de l'expression d'un individu ou d'une famille. Il s'agit en effet de documents résultant de la construction d'une image de soi, qu'elle soit volontaire (dans les testaments et les livres de compte) ou involontaire (dans les inventaires).

Ce choix si particulier en termes de sources permet d'aborder l'humanisme du XVI^e siècle selon une perspective nouvelle. Pour aucun des personnages dont traite Ross l'activité intellectuelle n'était, en elle-même, rémunératrice (nous n'avons pas affaire ici à ce que l'on aurait appelé à l'époque des « umanisti »), mais ces acteurs en tiraient profit en la valorisant. Pour autant, il apparaît que leur soif de culture ne s'insérait pas uniquement dans une stratégie d'ascension sociale mais qu'elle résultait aussi d'une réelle et authentique curiosité intellectuelle. Cela se manifeste tout particulièrement dans l'étude des inventaires qui révèle, dans de nombreux cas, la présence massive d'ouvrages classiques dans les bibliothèques de Vénitiens non-patriciens. Comme le démontre le premier chapitre, les Vénitiens du XVI^e siècle possédaient plus d'ouvrages que leurs prédécesseurs. Or, cette augmentation ne reflète pas uniquement la plus grande disponibilité des imprimés puisque la bibliothèque

moyenne, selon les sources dépouillées par Ross, contenait au XVI^e siècle quatre-vingt-cinq ouvrages, alors que l'étude de Susan Connell (« Books and their Owners in Venice, 1345-1480 », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, n°35, 1972, p. 163-186) établit à quarante ouvrages la collection moyenne de livres à Venise aux XIV^e et XV^e siècles. Quelques données surprenantes émergent d'ailleurs de l'analyse quantitative des inventaires conduite par Ross : par exemple, les médecins possédaient des collections bibliophiles de cent quarante volumes en moyenne, alors que celles des patriciens n'en contenaient que trente-quatre.

De plus, il apparaît que cette vaste diffusion de la culture humaniste s'accompagna du développement d'une éthique fondée sur les *virtù* – les vertus classiques – ce qui transparait en particulier dans les testaments, propices à l'expression de conseils moraux. Ross, qui consacre son deuxième chapitre à l'étude de ces manifestations, a forgé l'expression d'humanisme testamentaire (« testamentary humanism ») pour qualifier cette tendance à transmettre à ses héritiers un patrimoine culturel et éthique empreint de valeurs antiques. Là aussi, les catégories socio-professionnelles intermédiaires sont particulièrement représentées dans les testaments pris pour objet d'étude et Ross tire de son analyse quantitative et

qualitative la conclusion que la référence humaniste revêt systématiquement une fonction moins ornementale quand le testateur se situe au bas de l'échelle sociale. Ainsi, le physicien Francesco Longo, qui souhaite transmettre à ses héritiers les valeurs de l'unanimité et de la magnanimité, en évoque la nécessité par le biais de références explicites à Plutarque. Autre exemple, le médecin Valerio Superchio qui note dans son testament qu'il est parvenu à marier deux de ses filles avec des patriciens car, bien que « povero di roba », il était « ricco de animo et de honore » (cité p. 207).

Au vu de la richesse des observations formulées dans cet ouvrage, on ne peut qu'espérer que des études similaires soient conduites pour d'autres sociétés du début de l'âge moderne. D'ailleurs, le choix de se concentrer sur les sources vénitiennes, s'il se justifie par la bonne disponibilité de celles-ci, n'est jamais pleinement explicité par Ross. De même, la question de savoir dans quelles mesures les analyses concernant les mécanismes de valorisation sociale du capital culturel furent spécifiques à Venise et à sa configuration sociale et politique au XVI^e siècle est évacuée de manière trop expéditive en conclusion (voir p. 174).

Fiona Lejosne – Laboratoire Triangle.

Il Campiello

Revue électronique jeunes chercheurs d'études vénitiennes
NUMERO 2 – 2017 – ISSN 2495-215X

<http://revues.univ-tlse2.fr/ilcampiello/>
<https://www.facebook.com/IlCampielloRivista/>

Les propositions d'article (400 mots, pour un article de 7 000 mots maximum) ou de recensions (1 000 mots) peuvent être envoyées à ilcampiellorivista@gmail.com. Les langues acceptées sont le français, l'italien et l'anglais. Les normes pour la rédaction des articles seront communiquées après acceptation de la proposition.

Le proposte di articolo (400 parole, per un articolo di 7 000 parole) o di recensioni (1 000 parole) possono essere mandate a ilcampiellorivista@gmail.com. Si accettano articoli in francese, italiano o inglese. Le norme per la redazione degli articoli verranno comunicate dopo accettazione della proposta.

Directeur de publication

Fabien COLETTI

Comité de rédaction

Fabien COLETTI – Azzurra MAURO – Sébastien MAZOU

Avec la précieuse collaboration d'Éric FERRANTE



La revue *Il Campiello* et ses contenus sont distribués sous licence [Creative Commons – Not Commercial – No Derivative 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Il est donc possible de télécharger, imprimer, photocopier et distribuer la revue et ses contenus à condition d'indiquer explicitement la paternité de l'œuvre, de ne pas l'utiliser à des fins commerciales et de ne pas la modifier.